

Georges KASSAI

**REMARQUES SUR LA « VISION LINGUISTIQUE »
DE DEZSŐ KOSZTOLÁNYI**

Dans ses écrits sur la langue, l'écrivain et poète hongrois Dezső Kosztolányi compare celle-ci à la vie et à la nature, en raison, notamment, de leur irrationalité. Si certains chercheurs voient dans ces vues l'influence de Wilhelm von Humboldt, nous cherchons, quant à nous, à montrer leur ressemblance avec celles de Charles Bally. Bergson et Freud semblent être les principales sources de certaines de leurs réflexions.

Réunis dans un volume de 622 pages, intitulé *Langue et âme* (Kosztolányi 1999)¹⁵⁰, les écrits sur la langue du poète hongrois Dezső Kosztolányi (1885-1936) traitent, dans leur grande majorité, de la « pureté » de la langue hongroise : irrité par la manie qu'ont certains journalistes d'utiliser des mots étrangers pour lesquels le hongrois connaît une profusion d'équivalents, Kosztolányi donne libre cours à sa créativité verbale. On serait tenté de dire que son « purisme » et le mouvement contre l'emploi des mots étrangers auquel il va consacrer une partie considérable de son activité ne constituent qu'un prétexte lui permettant d'exercer sa virtuosité. Il voue un véritable culte au mot juste et, en même temps, hautement expressif. « Rien n'existe en dehors de la lettre, de l'encre, du mot qui résonne dans le temps, le mot qui, comme le temps, s'écoule... mais qui complète ce qui est tronqué et ressuscite les morts » écrira-t-il plus tard, dans un poème intitulé *Le poète*. Avec Mallarmé, il pense qu'on écrit des poèmes avec les mots et non avec les sentiments. Les mots sont « des lions

¹⁵⁰ Certains de ces écrits ont été traduits en français et publiés dans Kosztolányi 1996, pp. 103-175.

capables de dévorer les géants » et constituent à la fois « l'essence des choses et leur commencement » (Kosztolányi 1996, p. 160).

À Paris, deux colloques ont été consacrés à l'œuvre de Kosztolányi (Regards 1988, Relire 2006). Le volume *Regards sur Kosztolányi*, qui réunit les actes du premier colloque, organisé en décembre 1985, contient, sur la « linguistique » de cet auteur, trois exposés qui montrent la difficulté à dégager des constantes, une vue d'ensemble, une « vision » de la langue. Bertrand Boiron (pp. 29-37) traite du rapport de l'écrivain aux langues étrangères qu'il pratique. « Les mots italiens, écrit-il (p. 32), permettent à Kosztolányi de « jouer à la vie »... en oubliant, l'espace d'une nuit, les lourdeurs de son être hongrois et « central ». Kosztolányi est un être protéiforme qui sait que changer de langue c'est, en quelque sorte, changer de personnalité.

L'exposé de Madeleine Csécsy (pp. 39-52) intitulé « Kosztolányi le linguiste ou la science du langage reformulée par un poète » souligne également l'intérêt de Kosztolányi pour toutes les langues, son opposition au rationalisme en matière de linguistique, à la conception selon laquelle la langue serait uniquement un instrument de communication, les changements qu'elle subit inévitablement, la richesse lexicale qu'aucun dictionnaire ne saurait enregistrer, l'importance qu'il accorde à la connotation.

Lajos Nyéki traite de « Kosztolányi, défenseur de la langue hongroise », (pp. 133-140) et qualifie son « purisme » de foncièrement dynamique: « il ne consiste pas à fixer quelques termes ancestraux, mais à stimuler la créativité face à la paresse intellectuelle ». Il rappelle la réponse indignée de Kosztolányi à Antoine Meillet, qui, dans *Les langues dans l'Europe nouvelle*, émet sur la langue et la civilisation hongroises un jugement plus que contestable, comme le font remarquer également Claude Hagège¹⁵¹, Jean Perrot (Perrot 2005) et Patrick Quillier (Quillier 2003).

¹⁵¹ « Kostolanyi [sic] était un homme qui aimait la France et sa langue mais qui a évidemment réagi avec fureur à la manière très méprisante et, au fond, très mal informée dont Meillet parlait du hongrois. C'était un très grand écrivain qui ne pouvait accepter une telle position vis-à-vis du hongrois », *Forum franco-allemand*, 2001.

Pour Klára Sándor, le fil conducteur qui traverse les écrits de Kosztolányi sur la langue consiste à voir dans celle-ci un organisme vivant, qui change perpétuellement, et dont les changements obéissent à des motifs psychologiques (Sándor 2001).

Son amour du signifiant, une des clés de sa poésie, est à l'origine de ses considérations sur la langue, considérations qu'il publie par la suite dans différents journaux et revues. De ces remarques éparées, brillantes, mais souvent contradictoires — comme dans la question des langues artificielles qu'il célèbre en 1906 et dénonce plus tard — (Kosztolányi 1996, pp. 143-144, 148-150), il serait, en effet, difficile de tirer une « vue d'ensemble », une « vision » de la langue, mais Kosztolányi se charge lui-même de formuler ce qu'on pourrait appeler sa « théorie » : dès 1905, dans un article publié dans le journal *Bácskai Napló*, il note : « La langue est un produit de la nature, un organisme qui a ses propres lois, astucieuses, mais au fond superbement simples, comme celles de la nature » (Kosztolányi 1999, p. 7). Plus tard, dans sa *Lettre ouverte à Antoine Meillet* (Kosztolányi 1996, pp. 105-138), nous lisons : « Il est impossible d'appliquer le rationalisme aux phénomènes de la nature, y compris à la langue, qui est le tissu vivant de la vie » (Kosztolányi 1996, p. 118).

Nous retrouvons ce parallélisme entre langue et nature, langue et vie, dans plus d'un article de Kosztolányi. « La langue est un phénomène naturel, écrit-il par exemple en 1933, dans *La langue de la science* (Kosztolányi 1999, p. 170). « Elle plonge ses racines dans le terreau ancestral du passé, remontant jusqu'aux temps préhistoriques. Elle a son tronc, ses branches, ses feuilles et ses fleurs vivantes. Elle nous fait l'effet d'un miracle intellectuel, aussi puissant qu'insaisissable, mais, vivant, réel, et accessible à nos sens. »

L'illogisme de la langue, qu'il se plaît à souligner, lui rappelle celui de la vie : « on lutte contre le cancer, mais on fait la guerre... une promenade est rationnelle, mais la vie, dans son ensemble, ne l'est pas. L'expression la plus adéquate de cette vie irrationnelle est le poème irrationnel qui constitue la parole la plus digne de l'homme » (Kosztolányi 1996, p. 147).

Dans son exposé inaugural, prononcé le 14 avril 1994, à l'occasion de son élection à l'Académie des sciences de Hongrie Mihály Szegegy-Maszák (1994, pp. 46-59), estime que la « vision linguistique » de Kosztolányi s'apparente aux vues de certains auteurs romantiques. Il

rappelle que, contrairement à Aristote ou à Augustin, qui postulent l'existence d'un sens antérieur à la langue, les romantiques considèrent la langue comme une donnée ancestrale (*Urfaktum*), un don de Dieu. Wilhelm von Humboldt y voit l'émanation du génie (*Geist*) de la communauté nationale qui la parle. À l'instar de nombreux poètes romantiques — Novalis, Schlegel, Hamann — Kosztolányi pense qu'à l'origine, le rapport entre signifiant et signifié n'était pas arbitraire et que l'activité poétique vise, entre autres, à rétablir la « motivation originelle » du signe. Ainsi, la poésie serait le langage primitif de l'homme : « L'humanité parlait en vers avant de s'exprimer en prose... En ouvrant les yeux dans son berceau, qui était la planète tout entière, l'homme primitif poussa un cri admiratif ; par la suite, l'émotion, la douleur ou l'émerveillement lui arrachèrent d'autres cris rythmés. Ce n'est que bien plus tard que ses descendants ont appris la prose. C'est en étudiant la poésie que les historiens grecs (les « logographos ») ont pu établir les faits historiques de l'Antiquité primitive. La poésie est notre langue maternelle commune »

Szegedy-Maszák voit de nombreuses similitudes entre les vues de Humboldt et celles de Kosztolányi : antériorité de la langue par rapport à la pensée, relativisme linguistique (« chaque langue engendre un univers conceptuel sui generis et une rhétorique entièrement nouvelle » écrit Humboldt, tandis que Kosztolányi affirme que ce qu'on appelle « réalité » dépend des habitudes linguistiques de la communauté parlante : « la langue pense, le mot est une réalité qu'il symbolise, son essence et son commencement. Au commencement était le Verbe ».) (Kosztolányi 1996, p. 160).

La langue maternelle est un constituant de la personnalité, l'idée humboldtienne de la « relativité linguistique » détermine la pratique traductrice de Kosztolányi ; la traduction poétique est une recreation : « il nous est impossible d'exiger du traducteur une fidélité littérale... Chaque langue constitue un matériau différent... C'est un autre poème que doit créer le traducteur de la poésie... Il crée du faux qui est du vrai » (Kosztolányi 1996, pp. 142-143). Les règles de la langue sont semblables à celles d'un jeu, le signifiant peut avoir valeur de signifié, la ressemblance entre signifiants peut suggérer (notamment dans le cas de la rime) une affinité entre leurs signifiés, etc. Wittgenstein, Mallarmé, Valéry, Derrida sont convoqués dans l'essai de Szegedy-Maszák, un peu au gré des associations d'idées que suscitent en lui ses

différentes lectures. Toutefois, reconnaît-il, la bibliothèque de Kosztolányi ayant péri pendant la guerre, il est impossible de savoir s'il a lu Humboldt.

Szegedy-Maszák revient sur cette question dans « Du discours autoréflexif dans les œuvres de Kosztolányi » (Szegedy-Maszák 2006). « La parole est plus puissante que nous », déclare Kornél Esti, le double de Kosztolányi... « Le jeu linguistique revêt chez Kosztolányi une signification plus profonde, le principe de son système signifiant consiste à dire plus qu'il n'exprime littéralement. »

En effet, c'est à travers le point de vue de Kornél Esti, personnage créé par Kosztolányi, que Szegedy-Maszák croit pouvoir appréhender la « vision linguistique » de notre auteur. « [Esti] considère la langue comme un jeu dont chaque locuteur doit apprendre les règles. Le locuteur utilise la langue en sachant que ce qu'il dit ne dépend pas de son intention personnelle, mais de sa maîtrise des règles du jeu linguistique. Pour Esti, parler, c'est se comporter, ce qui équivaut à nier la conception selon laquelle l'énoncé linguistique traduirait un processus antérieur à la langue... Esti parle plusieurs langues, poursuit Szegedy-Maszák, et considère chacune d'elles comme un mode de vie particulier : elles créent le sens au lieu de le communiquer. La langue parfaite n'existant pas, la langue ne saurait être logique. Et comme, dans l'esprit d'Esti, le principe ordonnateur du monde n'est pas la logique, mais la langue, la vie elle-même lui paraît illogique... Pour lui, les langues sont des lunettes à travers lesquelles l'usager voit le monde » (Szegedy-Maszák 1998).

Or, cette « vision linguistique » de Kosztolányi reflète, à plus d'un égard, les préoccupations de nombreux linguistes de son époque. Kosztolányi le « linguiste » est l'enfant de son temps. Dans l'interview qu'il lui a accordée, Zoltán Gombocz, l'un des plus éminents linguistes hongrois, ne manque pas de signaler l'intérêt de la linguistique pour la psychologie : « il s'agit de connaître l'âme humaine par le biais de la linguistique... Nous considérons la langue comme un instrument de l'âme, et estimons que ce que nous voulons exprimer importe plus que la manifestation extérieure de l'expression... » (Kosztolányi 1999, p. 55).

De notre côté, nous trouvons tout aussi frappante la correspondance entre la « vision linguistique » de Kosztolányi et celle de

Charles Bally, exposée, entre autres, dans son ouvrage *Le langage et la vie*, paru en 1913. « Si le langage n'est pas une création logique, c'est que la vie dont il est l'expression n'a que faire des idées pures » écrit Bally, page 19. « Que faut-il entendre par la vie en matière de langage ? » demande-t-il page 15. Il ne s'agit pas, on le devine, de la vie envisagée en elle-même mais de la conscience de vivre et de la volonté de vivre : non de la vie telle que le biologiste se la représente, dans sa réalité objective, mais du sens vital que nous portons en nous-mêmes. »

Tout comme chez Kosztolányi, ce « sens vital », qui se manifeste dans la langue, ne saurait se réduire à l'intelligence. Bally, qui a peut-être suivi les cours de Bergson au Collège de France, applique certaines de ses thèses, notamment sa célèbre distinction entre temps et durée, le premier étant « pensé », la seconde « vécue », donc se rapportant au mouvement. « La langue, poursuit Bally, n'est pas à considérer comme un système régulier au service de la raison pure, une construction purement intellectuelle, mais plutôt comme un instrument au service de la vie. »

De son côté, parlant de la bigarrure de la « carte linguistique de l'Europe », de la coexistence de ses nombreuses langues nationales, Kosztolányi note : « Le rationaliste, qui idolâtre la raison, sera frappé par le caractère comique de ce tableau, mais celui qui, dans la vie, perçoit l'anarchie avant le système ; celui qui a le sentiment que les choses de la vie sont inextricablement mêlées et échappent à toute explication rationnelle, celui-là sera surtout sensible au tragique de la situation » (Kosztolányi 1996, p. 110).

Parlant d'une « bourse linguistique » où la valeur — perpétuellement changeante — des mots serait cotée au jour le jour (Kosztolányi 1999, p. 77), Kosztolányi fait-il écho à la notion de « valeur », telle qu'elle est définie dans le *Cours de linguistique générale* de Saussure et à laquelle Bally souscrit entièrement ? Même si ces derniers linguistes n'attribuent pas le même sens à ce terme que Kosztolányi, qui vise avant tout la connotation des mots, leur fraîcheur ou leur caractère désuet (« L'affirmation d'Héraclite selon laquelle tout change, s'écoule et se renouvelle, s'applique parfaitement à la langue... La vie de la langue ressemble à la nôtre, il est impossible de la figer, car, dans un mouvement perpétuel, elle se meut constamment entre passé et avenir. » — Kosztolányi 1996, p. 111), même si pour eux le sens

des mots dépend de leur place au sein du système — les éléments du vocabulaire se déterminent mutuellement en délimitant leurs sens respectifs, « la valeur de n'importe quel terme est déterminée par ce qui l'entoure » (Saussure 1964 pp. 160-161) — il n'en reste pas moins que le signe linguistique est changeant, instable.

Tout aussi changeante est la valeur esthétique du mot. Dans son *Traité de stylistique française*, Bally signale la volatilité de cette notion (p. 176) « Il arrive qu'un seul et même terme peut être pris en bonne ou en mauvaise part, suivant les situations où il se trouve impliqué. » (p. 177)

Il en résulte une certaine instabilité du signe linguistique et un « chatolement » du sens dont Kosztolányi tire, dans sa propre écriture, de puissants effets. La connotation, qu'il appelle tantôt « corollaire d'ambiance » (*hangulati velejáró*) tantôt « accompagnement affectif » (*érzelmi kísérő*), et qui, selon lui, peut l'emporter sur la dénotation (« Les harmoniques sont parfois plus importantes que le sens de base ; ces harmoniques claironnent tellement que nous n'entendons plus le sens de base », cité et traduit par Madeleine Csécsy, *Regards sur Kosztolányi*, p. 47), est un des aspects de cette instabilité due à la prédominance de l'affectivité dans le langage, affectivité qui bouleverse, « distord » l'ordonnement « intellectuel » de la langue :

« Tous les phénomènes de la vie étant caractérisés par la présence constante, souvent par la prédominance des éléments affectifs et volontaires de notre nature, l'intelligence n'y joue que le rôle, d'ailleurs fort important, de moyen ; il s'ensuit que ces caractères, en se reflétant dans le langage naturel, l'empêchent et l'empêcheront toujours d'être une construction purement intellectuelle » dit Bally (Bally 1926, p. 14).

De son côté, Kosztolányi affirme : « La raison et la logique sont incapables de se prononcer dans un domaine comme celui de la langue qui, comme tout ce qui concerne la vie, relève non de la logique, mais de la psychologie ».

La sensibilité de Kosztolányi à l'égard du signifiant lui inspire de nombreuses observations. Il propose, par exemple, de tenir compte, dans la traduction, de la musicalité du mot tout autant que de son sens : « le mot « désir » signifie, en hongrois, « vágy ». Mais sa sonorité nous inciterait quelquefois à le rendre par le mot « vezér » (guide) » (Kosztolányi 1996, p. 141).

Dans ce même chapitre, Kosztolányi compare la phrase « La lune brille » avec sa traduction hongroise et constate : « Il faut tenir compte des associations que (ces phrases) éveillent. Le Français sait que la lune est un mot féminin et son inconscient de Latin lui révèle qu'elle fut autrefois déesse » (*id.*, pp. 110-111).

Avec cette remarque, Kosztolányi soulève le problème de la relation — en l'occurrence, en français — entre genre grammatical et sexe biologique. Le genre féminin est-il un simple classème arbitraire, ou suggère-t-il d'une façon ou d'une autre, le sexe biologique ? Bally pense que oui¹⁵² et la récente féminisation de certains noms de métier (avocate, auteure, chercheuse, etc.) semble lui donner raison : « S'il n'y a, au départ, pas nécessairement de raison sémantique pour que le soleil soit masculin en français et féminin en allemand, il y a, néanmoins, à l'arrivée, des interprétations qui ne sauraient être balayées d'un revers de main. » Bally semble adopter la notion de « sexuisemblance » de Damourette et Pichon : « le genre grammatical d'un nom est en relation avec l'imaginaire sexué d'une collectivité » ; « en français, les êtres et les choses doivent être masculins ou féminins, et quoiqu'on le conteste souvent, cette estampille sexuelle est présente à l'esprit sous un aspect où la fantaisie trouve son compte ».

Le 26 octobre 1930, Kosztolányi note, à propos des difficultés de l'apprentissage d'une langue étrangère : « Je crois qu'il s'agit là du duel secret entre l'instinct et l'intelligence, de la lutte inconsciente de l'âme et de l'esprit. L'intelligence voudrait continuer le combat, mais l'instinct a déjà déposé les armes. L'esprit, encore vigilant, continue à jouer la comédie, mais l'âme rejette le matériau étranger, refuse les simagrées et se montre sincèrement lasse et malhabile. Nostalgie de l'âme pour la langue maternelle, qui l'entraîne vers le bas, vers le connu, semblable à Antée, qui, au contact de la terre nourricière, retrouve ses forces vitales » (Kosztolányi 1999, pp. 99-100).

Les réflexions de Kosztolányi sur la langue maternelle, sur son « infinie douceur » (Kosztolányi 1996, p. 147), sur son rôle décisif dans la personnalité du locuteur, sur son enracinement biologique,

¹⁵² « Les genres des substantifs... personnifient en quelque sorte les objets ; en font des personnages de contes de fées (*le soleil, la lune*) » (Bally, 1913, p. 115).

rejoignent également celles de Bally pour qui « (notre langue maternelle) fait partie de nous-mêmes, expression de notre vie, de notre personnalité, elle ne peut se modifier sans que nous attachions un sens à ce changement » (Bally 1926, p. 58).

En revanche, la langue étrangère est toujours extérieure à nous, il faut la conquérir, et les commentaires de Kosztolányi sur les poèmes écrits en français de Rilke sont particulièrement significatifs à cet égard (Kosztolányi 1996, pp. 171-175). L'écrivaine bilingue (franco-allemande) Anne Weber ne dit pas autre chose : « Il y a une langue qu'on ne trouve pas, qu'on ne cherche pas non plus, qu'on respire en arrivant au monde, qu'on mange et qu'on boit... Et puis il y a la langue qu'on cherche et qu'avec beaucoup de persévérance on trouve, la langue « étrangère »... Le français est une langue que j'ai cherchée, que j'ai désirée, et qui n'a pas cessé de se dérober à moi... Loin d'être une seconde peau, le français est un manteau haute couture qui n'était pas fait pour moi, il est bien trop élégant, d'abord, puis infiniment trop grand, si bien qu'il me glisse des épaules au moindre mouvement ». (Weber 2008, p. 2)

Mais ces réflexions d'écrivains ne s'appliquent guère à l'usager commun de la langue. Les études sur le bilinguisme montrent que des pans entiers du lexique de la langue maternelle cèdent à la pression de la langue étrangère, dès que celle-ci constitue l'environnement naturel du locuteur, à la faveur, par exemple, d'un long séjour à l'étranger.

Il nous semble que les réflexions de Bally et de Kosztolányi sur le langage s'inspirent souvent de la doctrine de leurs grands contemporains, Bergson et Freud. Bally parle de l'intuition bergsonienne : « le langage, dans ses rapports avec la vie, semble donner raison à M. Bergson quand il dit que « la vie déborde l'intelligence de toutes parts » (Bally 1926, pp. 35-36), et, sans nommer Freud, insiste sur le rôle prépondérant de l'inconscient dans le fonctionnement du langage : « c'est inconsciemment que nous forgeons parfois des mots nouveaux... inconscient aussi le travail spontané de compréhension de l'interlocuteur... La phrase que je viens de concevoir et de prononcer sans presque y faire attention va provoquer chez celui qui l'entend une interprétation adéquate de ma pensée et de mon sentiment... et plus ma pensée est inconsciente, plus elle peut compter sur une compréhension exacte et profonde... C'est que seule peut-être la pensée inconsciente possède le don de sympathie ; et c'est sans doute par

l'inconscient que les esprits se pénètrent le plus efficacement » (*id.*, p. 37).

Freud, à ce sujet, affirme : « chacun possède en son propre inconscient un instrument avec lequel il peut interpréter les expressions de l'inconscient chez les autres ». D'où les recommandations de Freud aux analystes : l'attention doit être « flottante » : « l'analyste ne doit privilégier a priori aucun élément du discours de l'analysé, ce qui implique qu'il laisse fonctionner le plus librement possible sa propre activité inconsciente et suspend les motivations qui dirigent habituellement l'attention ».

Bergsonienne est la réflexion de Kosztolányi sur l'erreur de ceux qui plaquent machinalement le non-vivant sur du vivant : « ayant constaté qu'on peut obtenir un verre d'eau en articulant quelques sons, ils établissent entre ces deux événements une relation de cause à effet et concluent que la langue, outil de communication, est une sorte de machine, substituable à une autre machine, c'est-à-dire à une autre langue que l'on peut apprendre, ou, à la rigueur, construire soi-même. Ce raisonnement, qui a toutes les apparences d'une rigueur scientifique, perd de vue le fait que son objet est un organisme vivant. Une bévue analogue fut commise par la médecine « scientifique » qui, se fiant aux résultats des autopsies a décidé que les intestins de l'être humain mesuraient environ dix mètres... En réalité, la longueur des intestins ne dépasse pas trois mètres et demi. L'erreur consistait à croire que le mort était en tous points semblable au vivant. Ce sont les opérations chirurgicales qui ont permis de comprendre qu'il n'en était rien et que la petite étincelle qu'on appelle « vie » changeait toutes les données » (Kosztolányi 1996, pp. 153-154).

Ailleurs (Bally 1940, pp. 193-206), Bally évoque certains « couples (masculin-féminin) de mots que les psychanalystes interprètent de façon (plus) précise : bouchons et bouteille, tenon et mortaise, pêne et gâche, etc. ».

L'adhésion de Bally à certaines thèses de la psychanalyse n'a pas manqué d'éveiller la curiosité des psychanalystes. Dans son enquête *Charles Bally et les psychanalystes* (Cifali 1986, pp. 131-153), Mireille Cifali rappelle les relations de Bally avec les psychanalystes Henri Flournoy, Charles Odier et Pichon ; elle cite la psychanalyste russe Sabina Spielrein, qui doit à Bally « certains renseignements sur les langues indo-européennes », notamment en ce qui concerne le

temps : « il y a des langues qui ne connaissent pas le temps comme direction, mais simplement comme durée ».

« Sa stylistique est une science qui a comme objet la fonction expressive de la parole, et doit répondre à la question de savoir comment le « sujet parlant » inscrit la singularité de sa vie dans le code de la langue. Que la science rencontre le vivant et le singulier, telle est la gageure, au début de ce siècle, des Bally, Myers et autres, de Freud aussi. »

André Green n'hésite pas à opposer « l'intellectualisme » de Saussure à « l'affectivisme » de Bally. Il déplore — à notre avis, à tort — « que la voie indiquée par Bally de l'étude de la langue affective n'ait pas été suivie » « Le langage pour Bally ... n'apparaît pas comme une création logique, parce que les nécessités de l'expression, c'est-à-dire de la vie, sont plus contraignantes que celles de la logique », écrit-il (Green 1984, p. 66).

Grand admirateur de Freud, Kosztolányi lui consacre un poème. Ami de Sándor Ferenczi, à qui il rend hommage dans un bel article nécrologique, il suit attentivement les développements de la nouvelle science qu'est la psychanalyse : « Les découvertes de Freud sont équivalentes à celle des premiers savants naturalistes, c'est lui qui a élevé la psychologie au rang d'une science naturelle » écrit-il entre autres dans une lettre adressée à Géza Supka (Kosztolányi 1996a, pp. 1048-1049 ; cf. *Cure...* 1992).

Le colloque parisien de 1985 a mis en évidence le rôle important qu'a joué la psychanalyse dans la vie et dans l'œuvre de Kosztolányi. Dans son étude sur *l'Influence psychanalytique dans les nouvelles antérieures à 1918*, Blandine Judas explique la nouvelle intitulée *l'Eboueur* par le travail du psychanalyste, qui « trie les ordures , fouille, creuse toujours plus profond pour trouver un trésor ». Comme le psychanalyste, le romancier est à l'affût de l'inconscient qu'il cherche à approcher par le rêve, le mot d'esprit (dans le cas de Kosztolányi, les jeux de mots et les rimes) ou les lapsus.

Cependant, dit Kosztolányi, l'inconscient freudien n'explique pas la création poétique. Débarrassé du contrôle de l'intelligence, l'instinct poétique ne connaît pas de « surmoi », affirme-t-il dans son poème : *Le chant de Kornél Esti*. « La psychanalyse cherche, par un enchaînement de causes, à donner une explication rationnelle à la création littéraire. Le poète, lui, obéissant à une suggestion intérieure,

à une intuition, agit instinctivement pour réaliser son but : l'essence de l'activité poétique est inconsciente et celle du savant freudien est consciente » (Kosztolányi 1996a, p. 1049).

Le cliché, le lieu commun sont des thèmes privilégiés de ses réflexions. Pourquoi une fois modifié ou déformé, c'est-à-dire non reproduit dans son intégralité, le cliché linguistique fait-il sourire ? Pourquoi une expression hongroise comme « *tejben vajban fürösztí* » (mot à mot : baigner quelqu'un dans du lait et dans du beurre, c'est-à-dire « combler quelqu'un », « être à ses petits soins ») devient-elle ridicule dès qu'on y ajoute une particule aussi innocente que « *meg* », signalant l'accomplissement de l'action, alors que le sens de la locution exigerait le continu, la durée (Kosztolányi 1999, p. 200) ? Les « quasi-locutions » (*majdnem-mondások*), ces clichés déclenchés par la situation, dont on trouve une belle collection dans « Situation et signification » d'Ivan Fónagy (Fónagy 1982), « ne sont pas assez originales pour devenir proverbes, mais elles sont beaucoup trop prétentieuses pour disparaître, sans se faire remarquer, dans la masse grise et honnête des expressions toutes faites » (Kosztolányi 1999, p. 70). Elles renvoient à ce qu'il y a dans la langue de figé, de stéréotypé. Dans *Regards sur Kosztolányi*, André Karátson (73-85) voit dans le traitement du lieu commun un des procédés de son art : « au lieu de s'opposer à la norme pour la soumettre à une critique directe, très souvent Kosztolányi y adhère pour en faire éclater la démesure à coups d'intensification, de grossissement... » (p. 74).

Pour Bally, le figement dans la langue est un problème crucial. Il lui consacre tout un chapitre de son *Traité de stylistique française*, (Bally 1951) sous le titre « Délimitation des faits d'expression », notamment dans le paragraphe 99, intitulé « Les clichés » (p. 85) où il étudie entre autres les effets qu'on peut obtenir par le « renouvellement du cliché » (p. 200, § 207 « Images rajeunies »). Que l'on pense aux superbes trouvailles du poète et chansonnier Georges Brassens !

L'importance qu'accorde Kosztolányi à l'irrationnel le conduit à postuler l'antériorité de la langue par rapport à la pensée, à affirmer la primauté du signifiant sur le signifié, celle de la connotation sur la dénotation, de la poésie sur la prose, de l'anarchie sur le système, et, du même coup, de l'inconscient sur le conscient, de l'instinct sur l'intelligence, du hasard sur le déterminisme (sur ce dernier point,

v. « Sur la technique de l'écriture », in Kosztolányi 1999, pp. 326-331). Ce faisant, il épouse manifestement les thèses de la psychanalyse freudienne, pour qui le système préconscient-conscient ne représente que la partie visible de l'iceberg, émergeant du vaste océan de l'inconscient. Pour Imre Hermann, la ligne droite elle-même représente la « victoire » du conscient sur la ligne courbe, propre à l'inconscient (Hermann 1972, pp. 65-66). De même, pour Ivan Fónagy, l'accent ordonnateur d'insistance est un refus du chaos de la pensée («... l'accent logique, la tendance à établir un ordre dans le chaos sonore », Fónagy 1983, p. 111) et la langue elle-même possède un « double encodage », comporte une couche « ancestrale » qui, semblable au retour du refoulé, se manifeste dans les circonstances les plus diverses, notamment sous l'effet de l'émotion.

Il semble donc, en dernière analyse, que, dans l'esprit de Kosztolányi, la langue « émerge du chaos ». À cet égard, sa pensée rejoint celle de Saussure : « prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue » (Saussure 1964, p. 155).

On observe ce même mouvement d'émergence à l'intérieur de la langue, notamment en ce qui concerne ses deux versants, l'intellectuel et l'affectif, dégagés par Bally. « Supposons, écrit ce dernier, que quelqu'un rencontrant une autre personne à un endroit où sa présence n'était pas attendue, exprime son étonnement de cette rencontre ; les deux faits de pensée : 1. rencontre de la personne rencontrée, 2. surprise causée par cette rencontre pourraient être énoncés sous forme de jugement pur [...], l'expression de ce jugement serait à peu près celle-ci : « *Je suis étonné de vous rencontrer ici* ». Encore faut-il, pour que cette forme de pensée soit exclusivement intellectuelle, que l'*intonation*, l'inflexion de la voix, soit assez inexpressive pour ne révéler aucune trace d'élément affectif et émotif [...] Imaginez maintenant une proportion plus grande d'émotion dans le fait de pensée, vous obtiendrez une gradation parallèle dans l'expression : « *Tiens ! Vous êtes ici ?* » — « *Comment ! vous ici ?* » — « *Vous !* » jusqu'à ce qu'enfin l'émotion, ne trouvant plus dans les mots d'expression adéquate, s'extériorise dans une exclamation pure, telle que : « *Oh !* » (Bally 1951, I, p. 7).

Autrement dit, plus l'émotion est intense, moins son expression linguistique est conforme à l'ordonnement « intellectuel ». Selon la distinction de Bally, on procède du monorème à la phrase complexe, en passant par le dirème, la coordination, la phrase segmentée et la phrase liée (Bally 1944, pp. 53-75).

BIBLIOGRAPHIE

- BALLY Charles, 1926, *Le langage et la vie*, Payot, Paris.
- BALLY Charles, 1944, *Linguistique générale et linguistique française*, Francke, Berne, pp. 53-75.
- BALLY Charles, 1940, « L'arbitraire du signe. Valeur et signification », *Le Français moderne*, Paris, pp. 193-206.
- BALLY, Charles, 1951, *Traité de stylistique française, I*, Genève-Paris, George-Klincksieck, p. 7.
- CIFALI Mireille, 1986, « Charles Bally et les psychanalystes », *Le bloc-notes de la psychanalyse*, N° 6, pp. 131-153.
- Cure d'ennui*, 1992, *Écrivains hongrois autour de Sándor Ferenczi*, Paris, Gallimard.
- FÓNAGY Ivan, 1982, *Situation et signification*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins publishing company.
- FÓNAGY Ivan, 1983, *La vive voix, Essais de psycho-phonétique*, Paris, Payot.
- GREEN André, 1984, « Le langage dans la psychanalyse », *11^e rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*, Paris, Les Belles Lettres.
- HERMANN Imre, 1972, *L'instinct filial*, Paris, Denoël.
- JUDAS Blandine, 1988, *L'influence psychanalytique dans les nouvelles antérieures à 1918* in *Regards sur Kosztolányi*, pp. 63-71.
- KOSZTOLÁNYI Dezső, 1996, *L'étranger et la mort*, Paris, In Fine.
- KOSZTOLÁNYI Dezső, 1996a, *Levelek – Naplók [Lettres – Journaux intimes]*, Budapest, Osiris.
- KOSZTOLÁNYI Dezső, 1999, *Nyelv és lélek [Langue et âme]*, Budapest, Osiris.
- PERROT Jean, 2005, « Antoine Meillet et l'affaire hongroise », in *Études de linguistique finno-ougrienne*, pp. 337-356.
- QUILLIER Patrick, 2003, « Éloge de l'onomatopée ou comment la langue hongroise fait entendre sa différence », *Loxias*, 1.
- Regards sur Kosztolányi*, 1988, Adéfo, Paris/Akadémiai kiadó, Budapest.
- Relire Kosztolányi*, 2006, Cahiers d'études hongroises, 2006/13, Paris, L'Harmattan.

- SÁNDOR Klára, 2001, « Irás Kosztolányi nyelvszemléletéről », *Üzenet*, printemps.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1964, *Cour de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SZEGEDY-MASZÁK Mihály, 1994, « Kosztolányi Dezső nyelvszemlélete » [« La vision de Kosztolányi sur la langue »], *Alföld*, 1994/8, pp. 46-59.
- SZEGEDY-MASZÁK Mihály, 1998, « Az Esti Kornél jelentésrétegei » [« Les strates de la signification dans Esti Kornél »] in *Tanulmányok Kosztolányi Dezsőről*, Budapest, Anonymus, pp. 173-174.
- SZEGEDY-MASZÁK Mihály, 2006, « Du discours autoréflexif dans les œuvres de Kosztolányi », *Cahiers d'études hongroises*, 2006/13, pp. 63-73.
- WEBER Anne, 2008, *Le Monde des livres*, 30 mai 2008, p. 2.

RÉSUMÉS

Megjegyzések Kosztolányi Dezső nyelvszemléletével kapcsolatban

Kosztolányi Dezső nyelvészeti írásai a nyelvet – elsősorban annak észszerületlensége miatt – az étellel és a természettel hozzák összefüggésbe : Egyes kutatók Wilhelm von Humboldt hatását mutatják ki, mi viszont Charles Bally nézeteivel rokonítjuk Kosztolányi nyelvszemléletét. Mindkét szerző Bergson és Freud tanításainak egyes tételeit vizsgálom.

Remarks on Dezső Kosztolányi's linguistic vision

In his writings about language, the author and poet Dezső Kosztolányi compares language to life and nature, essentially because of its irrationality. Although some researchers think that his views are influenced by Wilhelm von Humboldt, we want to point out their similarity to those of Charles Bally. These two authors seem to echo some of the reasoning found in the works of Bergson and Freud.